

plus, et, malgré sa parole, je craignais véritablement une explosion, lorsqu'il se trouverait en présence de l'un des hommes du bord.

Pendant deux heures encore, la colère de Ned Land s'exalta. Le Canadien appelait, il criait, mais en vain. Les murailles de tôle étaient sourdes. Je n'entendais même aucun bruit à l'intérieur de ce bateau, qui semblait mort. Il ne bougeait pas, car j'aurais évidemment senti les frémissements de la coque sous l'impulsion de l'hélice. Plongé sans doute dans l'abîme des eaux, il n'appartenait plus à la terre. Tout ce morne silence était effrayant.

Quant à notre abandon, à notre isolement au fond de cette cellule, je n'osais estimer ce qu'il pourrait durer. Les espérances que j'avais conçues après notre entrevue avec le commandant du bord s'éteignaient peu à peu. La douceur du regard de cet homme, l'expression généreuse de sa physionomie, la noblesse de son maintien, tout disparaissait de mon souvenir. Je revoyais cet énigmatique personnage tel qu'il devait être, nécessairement impitoyable, cruel. Je le sentais en-dehors de l'humanité, inaccessible à tout sentiment de pitié, implacable ennemi de ses semblables auxquels il avait dû vouer une impérissable haine !

Mais, cet homme, allait-il donc nous laisser périr d'inanition, enfermés dans cette prison étroite, livrés à ces horribles tentations auxquelles pousse la faim farouche ? Cette affreuse pensée prit dans mon esprit une intensité terrible, et, l'imagination aidant, je me sentis envahir par une épouvante insensée. Conseil restait calme, Ned Land rugissait.

En ce moment, un bruit se fit entendre extérieurement. Des pas résonnèrent sur la dalle de métal. Les serrures furent fouillées, la porte s'ouvrait, le steward parut.

Avant que j'eusse fait un mouvement pour l'en empêcher, le Canadien s'était précipité sur ce malheureux ; il l'avait renversé ; il le tenait à la gorge. Le steward étouffait sous sa main puissante.

Conseil cherchait déjà à retirer des mains du harponneur sa victime à demi suffoquée, et j'allais joindre mes efforts aux siens, quand, subitement, je fus cloué à ma place par ces mots prononcés en français :

— Calmez-vous, maître Land, et vous, monsieur le professeur, veuillez m'écouter !

(A continuer.)

UNE ÉTRANGE MALADIE

Un mal qui répand la terreur.
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre.
LAPONTAINE.

Québec, en ce temps-ci, souffre d'une maladie que les pathologistes n'ont pas encore classée, mais qui n'en produit pas moins d'affreux ravages.

Ce mal mystérieux et non catalogué ne se contente pas d'être endémique, à de certaines époques : il se propage aussi de l'un à l'autre, et prend bel et bien le caractère de l'épidémie, quand cela lui fait plaisir.

Toutes les saisons lui sont bonnes. L'automne nous l'apporte des nuages, avec ses pluies malsaines ; l'hiver le cache dans les plis de son manteau et le secoue sur nos têtes, en tourbillons de neige ; le tiède printemps le distille au fond du calice de ses fleurs et l'insinue dans notre poitrine, sous forme de traîtres parfums ; l'été lui-même, le doux et chaud été, nous le déverse sans vergogne, à pleins rayons de soleil.

Chose horrible à penser ! les progrès de ce mal étrange sont tellement insidieux, que l'on se réveille un beau matin frappé à mort, sans avoir éprouvé aucun des symptômes qui accompagnent d'ordinaire l'incubation d'une maladie.

Chose plus horrible encore et qui doit faire frémir tout Québécois bien pensant ! c'est lorsqu'on est le plus gravement atteint que l'on croit se mieux porter.

Comme dans certains cas pathologiques où les centres nerveux sont en travail morbide, le cerveau perd la faculté de bien juger de son état ; il se crée des chimères et se berce d'illusions ; il se flagorne, il se flatte, il s'encense... le vaniteux !

C'est un médecin d'avertir le malade, car ce dernier est à cent lieues de se douter qu'il est en train de filer son dernier rond.

Une bien curieuse maladie, n'est-ce pas !

Il n'en meurt pas tous, mais tous en sont frappés.

Les petits et les grands, les jeunes et les vieux, les gras et les maigres.

Les femmes seules en sont exemptes, et encore !

C'est effrayant ! Point de trêve, point de relâche. L'im-

placable maladie, une fois qu'elle a empoigné son homme, ne l'abandonne pas plus que ne le fait le scolopendre, dont les pattes nerveuses sont enfoncées dans une chair palpitante.

Le temps—ce guérisseur universel—loin d'apporter remède à un état si cruel, ne fait, au contraire, que l'exaspérer.

Cela dure ainsi des semaines, des mois, des années même, jusqu'à ce que survienne une autre maladie—une maladie bienfaisante—qui délivre le malade de l'empoi- tant dans un monde meilleur.

Bien qu'il m'en coûte, je veux vous la nommer, cette maladie féroce, afin que son nom soit en éternel opprobre parmi nos compatriotes et les générations futures de Canadiens.

De la sorte, l'histoire pourra redire à nos arrière-petits-fils qu'il fut un temps—vers le XIXe siècle—où un puissant fléau sévit dans la province de Québec et courba, comme le *simoun* des déserts africains, toutes les têtes mâles de la population.

Cette peste, ce fléau, cette calamité nationale se nomme : FIÈVRE ÉLECTORALE !

Ma foi, tant pis ! le mot est lâché, et je ne le retire pas.

La conscience avant tout !

La maladie qui nous occupe a trois phases bien distinctes.

Dans la première, le patient éprouve de vagues desirs de faire parler de lui et de jouer un rôle sur la scène politique. Il lit fièvreusement les journaux et se passionne pour les polémiques courtoises qui s'y livrent. Un bon argument le fait rêver ; une philippique échevelée le ravit ; un éreintement le transporte au troisième ciel.

C'est la phase d'incubation, la phase passive.

La seconde s'annonce plus énergiquement.

Le malade, bourré d'arguments et la tête pleine de discours-clichés foudroyants, se met en campagne à chaque fois qu'une élection pointe à l'horizon. Les portiques d'églises frémissent et les *hustings* tremblent aux éclats fulgurants de son éloquence.

Cette seconde phase dure tant que l'élection n'est pas terminée. Elle est très-souffrante, et le pauvre patient, pendant cette crise, est constamment sous l'empire d'un délire furieux.

Elle se termine généralement par une *soulographie* rabelaisienne.

La troisième phase est bien autrement critique.

Le malade, ici, se prend tout-à-fait au sérieux. Les succès d'éloquence l'ont grisé, et il se persuade avec enthousiasme que la machine politique manque d'un rouage, et qu'un rouage, c'est lui.

Que faire ? Il faut pourtant que la machine politique fonctionne ; la machine politique ne peut pas rester ainsi inactive, faute d'un rouage !

Notre malade se présente !

Il est battu.

Il se représente !

Il est rebattu.

Il se rereprésente !

Il est rerebattu.

Étonné et consterné de ces défaites successives, le malheureux prend la vie en dégoût. Le chagrin l'empoigne. Les rhumatismes, contractés dans maintes campagnes, s'abattent sur lui en essaims féroces. Finalement, il s'éteint ; il meurt d'une candidature rentrée !

Et voilà la machine politique obligée de fonctionner sans un rouage important.

Pauvre malade ! Horrible maladie !

Pour le quart-d'heure, c'est le comté de Charlevoix qui a l'avantage de posséder le plus d'individus atteints de la *fièvre électorale*.

La faculté de Québec a été impuissante à contenir l'ardeur morbide de ses patients politiques, et tous, ou à peu près, ont pris leur course vers les rives charlevoisiennes.

De mon bureau, au Château-Richer, je les ai vus passer, ces intrépides harangueurs. Les nazeaux fumants de leurs

chevaux disaient assez leur empressement et la fièvre d'éloquence qui les dévorait.

Que les poings, les bâtons et les cailloux de Charlevoix leur soient légers !

VINCENSLAS-EUGÈNE DICK.

(Château-Richer, 20 janvier 1876.)

MEMORIAL NECROLOGIQUE

Nous regrettons d'apprendre la mort de madame Marie-Joséphine-Zoé DesRochers, décédée à Québec, le dimanche 16 janvier, à l'âge de 63 ans.

Cette femme, aussi instruite que pieuse et distinguée, avait épousé en première nocce feu M. le docteur Amable Berthelot d'Artigny, et en seconde M. Cyrille Suzor, avocat.

Elle était la mère de mesdames Houle, Faucher de Saint-Maurice et Caron.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION

CONTE SERBE

Un paysan et sa femme allaient au marché ; ils vinrent à traverser une prairie fraîchement fauchée. L'homme dit à sa femme :

—Vraiment ! Celui qui a fauché cette prairie a bien fait son travail ; on dirait qu'il s'est servi d'un rasoir.

La femme se mit en colère.

—Imbécile ! es-tu borgne ou fou ? Ne vois-tu pas que cette herbe a été tondue et non fauchée ?

Ils traversèrent ainsi toute la prairie, l'homme affirmant qu'elle était fauchée, la femme soutenant qu'elle était tondue. Aucun des deux ne voulait céder à l'autre.

Ils arrivèrent au bord d'un puits plein d'eau. L'homme plongea sa femme dans l'eau :

—Dis, maintenant, que l'herbe est fauchée et non tondue !

Elle continua de soutenir le contraire de ce qu'il demandait.

Alors, il lui plongea la tête sous l'eau.

—Ose dire un peu, maintenant, que l'herbe est tondue !

Mais elle sortit une main de l'eau, et, avec deux doigts, elle faisait encore le geste de tondre, comme avec les deux lames des ciseaux.

Ce que voyant, son mari la retira de l'eau.

—Mettons, dit-il, que tu as raison ! J'aime mieux croire un mensonge que de commettre un péché et de rester veuf. Car, comme dit le proverbe, même une mauvaise femme est bonne à quelque chose.

POUR RIRE

Qui répond, paie, dit-on. Voici des réponses qui paient :

Une réponse de médecin peu compromettante :

—Docteur, disait une cliente, vous qui possédez à fond l'art de guérir, dites-moi donc franchement ce que vous faites quand vous êtes enrhumé ?

—Je tousse, chère dame.

M. et Mme Prud'homme nous feront toujours rire :

Joseph va marier sa fille à un mécanicien de la ligne de l'Ouest.

—Votre futur gendre a une position bien dangereuse ! lui fait observer quelqu'un.

—C'est vrai, dit le père en se rengorgeant, mais il mène toujours un *certain train*.

A la mairie du dix-huitième arrondissement, un garçon boucher se présente pour se faire inscrire comme électeur :

—Comment vous appelez-vous ? lui demanda l'employé.

—Comme ça, répond le boucher en mettant deux doigts dans sa bouche et donnant un coup de sifflet.

On l'a mis à la porte.

Un Gascon traversant un bois, est arrêté par un voleur, armé d'un pistolet, qui lui demande la bourse ou la vie.

—L'un ou l'autre ! répond le Gascon, sans di ! je suis plus généreux que cela, car je vais te donner l'un et l'autre. D'abord je te donne ma bourse, que voici ; en second lieu, je te donne l'avis.....qu'il n'y a rien dedans.

Un enfant, entendant dire que sa mère venait de perdre son procès :

—Ah ! maman, que je suis aise, dit-il en se jetant à son cou, que vous ayez perdu ce vilain procès qui vous tourmentait depuis si longtemps !

La mère fut bien loin d'être de l'avis de son naïf enfant.

Un jeune et riche Écossais est venu passer l'hiver à Paris, pour se perfectionner dans la connaissance de la langue française.

Sur le même carré que lui, habite un ménage français qui n'est pas toujours d'accord.

Le mari se grise ; sa femme l'attend avec une canne et, dès qu'il rentre, avant même que la porte soit refermée :

—Toi, fait-elle, tu vas étrenner !

Et elle le bat.

Le jeune étranger en a naturellement conclu qu'*étrenner* voulait dire, en français, recevoir des coups de bâton.

Le matin du jour de l'An, le concierge monte chez le jeune homme et, avec son sourire le plus aimable :

—Milord va m'*étrenner*, j'espère... selon l'usage.

—Quelle drôle d'idée ! a fait l'Écossais : enfin, si ça peut vous être agréable.

Et saisissant un jonc énorme, il a rossé de coups le concierge.

UN EXEMPLE À SUIVRE

Mercredi, 27 janvier, M. le curé Labelle, de St. Jérôme, est arrivé à la tête d'une procession de 44 grands traîneaux, chargés de bois offert par les habitants de St. Jérôme aux pauvres de Montréal. Le Conseil-de-Ville savait ce qui venait, et envoya une députation pour recevoir les donateurs. Une bande de musique, dans une grande voiture traînée par huit chevaux, accompagna la procession à travers la ville, jusqu'aux ruines du *Drill Shed*, dans la rue Craig, où le bois fut déposé. Le Conseil-de-Ville donna ensuite un *lunch* au curé Labelle et ses paroissiens, à l'hôtel du Canada, pendant lequel des discours patriotiques furent prononcés par M. Labelle, le Dr. Prévost, et quelques autres. Le curé de St. Jérôme dit entre autres choses qu'on l'avait si bien reçu qu'il avait envie de se mettre à la tête d'une autre procession de voitures à bois dès le lendemain, pour avoir encore une réception semblable.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Dans notre prochain numéro nous commencerons la publication d'un roman canadien, dont les péripéties se rattachent aux événements de 1687 à 1689. Nous nous étions trompé en annonçant dans le premier numéro de cette année que la date de cette histoire était 1757. Ce récit, fondé sur une période critique de l'établissement des Français en Canada, a pour nom : "LE BRANDON DE DISCORDE, OU LE MASSACRE DE LACHINE." Il ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs.

NOS COLLABORATEURS

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN
P. J. O. CHAUVÉAU
VINCENSLAS-EUGÈNE DICK
FAUCHER DE ST. MAURICE
EUDORE EVANTUREL
HECTOR FABRE
DR. LÉONARD A. FORTIER
LOUIS-HONORÉ FRÉCHETTE
PHILÉAS HUOT
HUBERT LARUE
NAP. LEGENDRE
PAMPHILE LEMAY
J. M. LEMOINE
JOSEPH MARMETTE
M. J. A. POISSON
BENJAMIN SULTE
JOSEPH TASSÉ

M. Edouard Barnard nous promet aussi quelques articles sur l'agriculture pratique.

Nous comptons sur plusieurs autres excellents écrivains, dont les uns ne nous ont pas encore donné de réponse formelle, et les autres préfèrent conserver l'incognito pour le présent.

Nous invitons cordialement la jeunesse instruite et studieuse à nous envoyer des essais littéraires de tout genre. Nous leur ferons bon accueil, et publierons les pièces les plus méritoires. Nous espérons aussi que plusieurs bons écrivains qui n'ont pas reçu d'invitation expresse de contribuer à nos colonnes, ne s'en formaliseront pas (il était impossible d'écrire à tous), mais qu'ils nous favoriseront de correspondances quand l'occasion se présentera.